



**HAL**  
open science

# Les lettres d'enfance et d'adolescence de José-Maria de Heredia

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Les lettres d'enfance et d'adolescence de José-Maria de Heredia. Alain Kerhervé et Catherine Thomas-Ripault. *First Letters in the Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Cambridge Scholars Publishing, pp.39-53, 2020, 1-5275-4926-7. hal-04061025

**HAL Id: hal-04061025**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04061025>**

Submitted on 6 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Les lettres d'enfance et d'adolescence de José-Maria de Heredia**

Les premières lettres de José-Maria de Heredia, celles qu'il a écrites de cinq à vingt ans, offrent un éclairage incomparable sur la formation de sa personnalité et la naissance de sa vocation poétique. Ces 137 lettres, datant de 1848 à 1862, sont principalement adressées à sa mère, destinataire de 109 d'entre elles. Fils d'un planteur espagnol établi à Cuba et d'une mère française, Heredia devient orphelin de père en 1849, à l'âge de six ans ; sa mère l'envoie l'année suivante faire ses études en France, où il restera jusqu'en 1859, avant de revenir vers son île natale : pendant dix ans, la correspondance est le seul lien entre cet enfant expatrié et sa mère. « Je ne te connais que par lettres, je ne te dis que je t'aime que par lettres<sup>1</sup> », lui écrit-il en 1858. Cette relation épistolaire est le miroir de son âme et de son cœur. Le besoin d'affection de l'enfant se dit par les lettres qu'il envoie et se comble par les lettres qu'il reçoit. Les lettres de M<sup>me</sup> de Heredia finissent par se substituer à sa personne :

Hier, lui écrit Heredia le jour de ses quatorze ans, j'étais plongé dans un chapitre de grec quand on est venu me chercher pour aller chez M. l'économiste, qui est un de mes grands amis. Il me dit en riant que tu m'attendais chez lui. Toutes les fois que l'on me dit cela, quoique je sache bien que cela ne peut pas être, le cœur me bat à rompre dans la poitrine. Enfin, on me remit ta lettre datée du 12 octobre<sup>2</sup>.

La lettre présente fait oublier la mère absente. Comme le meilleur moyen de recevoir des lettres d'elle, c'est de lui en envoyer, Heredia se met à écrire de plus en plus de lettres, et des lettres de plus en plus élaborées, car il a constaté que sa mère, qui aurait aimé devenir écrivain, est particulièrement sensible à la qualité de son style. Des lettres il passe aux Lettres : la correspondance le mène sur le chemin de la littérature.

D'octobre 1859 à juillet 1860, Heredia entreprend sans conviction des études de droit à La Havane, où la vie qu'il mène, loin des siens et de la France, le plonge très vite dans un désarroi profond : les lettres qu'il adresse alors à sa mère, s'occupant des cafésières familiales dans l'est de l'île, témoignent de son rejet grandissant de Cuba ; elles contiennent aussi ses premiers essais poétiques. Le jeune homme finit par convaincre sa mère de l'accompagner vivre en France, où ils débarquent tous les deux en juin 1861. Il s'inscrit à la Faculté de droit

---

<sup>1</sup> Lettre à sa mère du 26 octobre 1858, dans José-Maria de Heredia, *Correspondance*, t. I : *Les Années de formation. 1846-1865*, éd. Yann Mortelette, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 199.

<sup>2</sup> Lettre à sa mère du 22 novembre 1856 ; *ibid.*, p. 138.

de Paris, puis à l'École des chartes. En 1862, l'année de ses vingt ans, ses premiers poèmes paraissent dans *La Conférence La Bruyère*, revue littéraire des étudiants de la Faculté de droit : sa vocation de poète est désormais avérée et elle éclipsera toutes les autres carrières possibles. La correspondance des vingt premières années de Heredia permet de comprendre comment est née sa vocation poétique et comment elle a infléchi sa pratique épistolaire.

### *Un épistolier en herbe*

On peut distinguer trois phases dans la rédaction des lettres de jeunesse de Heredia. Jusqu'à quinze ans, ses lettres sont bâties sur un modèle standard. Elles commencent par remercier sa mère de lui avoir écrit ; elles se poursuivent par le menu détail de sa vie scolaire – les bonnes notes qu'il a obtenues, les devoirs qu'il doit préparer, les commentaires de ses professeurs, les lectures accomplies, les petits événements du collège – ; et elles se terminent par de longues salutations aux différents membres de sa famille. Il demande parfois à sa mère des confitures, des petits cadeaux pour ses amis de France, des insectes pour sa collection, des graines à planter, sans oublier quelques cigares – pour les adultes, bien sûr. Il lui répète à l'envi qu'il travaille bien pour la retrouver au plus vite – il sautera en effet la classe de troisième – et ne cesse d'imaginer la vie qu'ils mèneront lorsqu'ils auront le bonheur d'être à nouveau réunis. Il ne dispose souvent que de très peu de temps pour écrire ses lettres, et il sait qu'elles peuvent être relues par ses professeurs du collège Saint-Vincent de Senlis, comme c'était alors l'usage<sup>3</sup>. Ces deux raisons expliquent en partie le caractère conventionnel des lettres de son enfance et de sa première adolescence.

Paradoxalement, c'est lorsque Heredia entre en classe de rhétorique qu'il choisit la poésie épistolaire du naturel et de la spontanéité. Le 26 octobre 1858, il explique à sa mère :

Tout cela est bien incohérent, bien désordonné, mais je n'ai pas le courage de faire des brouillons, de corriger et de polir quand j'écris avec le cœur et non avec l'esprit. Et avec toi je te dis tout ce qui passe par ma folle tête de quinze ans, qui sait bien aussi réfléchir quand il le faut. Mais c'est si bon de se sentir loin des convenances, loin des cérémonies d'un monde qui nous observe sans cesse, c'est si bon de s'ouvrir le cœur bien grand pour y laisser entrer une bouffée d'amour<sup>4</sup> !

---

<sup>3</sup> Fondé en 1836 par des chanoines du diocèse de Beauvais, le collège Saint-Vincent de Senlis sera confié aux pères maristes en 1869.

<sup>4</sup> Lettre à sa mère du 26 octobre 1858, dans José-Maria de Heredia, *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 199.

Le mois suivant, il passe son baccalauréat, mais il reste à Saint-Vincent pour préparer la licence de lettres : sa correspondance n'est plus relue par ses professeurs, et il peut y être lui-même. Sa lecture des auteurs romantiques l'incite sans doute à bannir l'usage de la rhétorique dans ses lettres intimes. Le 29 décembre 1858, il fait à sa mère l'éloge de l'éducation qu'il a reçue à Saint-Vincent en employant une image, avant de se reprendre aussitôt :

Mais voilà que je fais du style, et il n'y a rien que j'abhorre tant dans les lettres que je reçois que la prétention au style. Suivant donc pieusement le précepte de l'Évangile, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même, je plante là le style, je déserte la phrase et j'abandonne la métaphore à son malheureux sort<sup>5</sup>.

Un peu plus loin dans la même lettre, il improvise une traduction d'un poème de son cousin José María Heredia et déclare :

Tu vois que je suis, en écolier bien appris, mon maître Nicolas : « Sans cesse en écrivant, variez vos discours<sup>6</sup>. » Ma lettre est vraiment un pêle-mêle, une macédoine effrayants, mais tu ne t'en effaroucheras pas, car tu sais qu'il en est ainsi parce que je t'écris tout ce qui me passe par la tête, et il me passe quelquefois les plus drôles idées, les plus sérieuses à côté des plus folles, les plus bouffonnes à côté des plus graves<sup>7</sup>.

Dans ses lettres, l'idéal classique de la *variatio* se mêle à l'esthétique romantique du mélange des genres. Sous couvert de naturel, ce « littérateur en herbe<sup>8</sup> », comme il se qualifie lui-même, s'essaye à trouver un style. Sa mère n'est pas dupe de cette rhétorique par prétérition, et il doit la convaincre de sa sincérité. Dans une lettre qu'il lui adresse en 1859 pour la persuader de venir le rejoindre en France, il anticipe ses objections en détournant le vocabulaire de l'art oratoire au profit de la rhétorique du cœur :

Voilà j'espère des raisons substantielles et convaincantes et tu ne pourras pas dire que c'est un discours de rhétoricien, mais bien de philosophe que je t'envoie. Un baiser sera la péroraison, péroraison de toutes la plus éloquente et que tu ne rencontreras ni chez Bossuet, ni chez Mirabeau, ni chez aucun de nos plus grands orateurs<sup>9</sup>.

Dans ses lettres de La Havane, toutes remplies du mal-être qui l'habite alors, l'esthétique du cri du cœur lui sert désormais à prouver la sincérité de son désespoir lorsqu'il demande à sa mère de l'envoyer faire ses études à Madrid : « Ce n'est pas [...] un calcul mauvais et réfléchi parce que j'espère m'amuser plus en Espagne qu'ici qui m'inspire. Non, tu peux voir qu'il n'y

---

<sup>5</sup> Lettre à sa mère du 29 décembre 1858, *ibid.*, p. 203.

<sup>6</sup> Nicolas Boileau, *L'Art poétique* (1674), chant I, v. 69-70 : « Voulez-vous du public mériter les amours, / Sans cesse en écrivant variez vos discours. »

<sup>7</sup> Lettre à sa mère du 29 décembre 1858, dans José-Maria de Heredia, *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 205.

<sup>8</sup> Lettre à sa mère du 25 juin 1857 ; *ibid.*, p. 153.

<sup>9</sup> Lettre à sa mère du 26 mars 1859, *ibid.*, p. 214.

a pas de brouillon fait. Mon cœur se dégonfle et [...] je te verse sur le papier mes pensées de chaque jour<sup>10</sup>. »

La troisième phase de la poétique épistolaire de Heredia est celle de la maturité. Dans les lettres que le jeune homme envoie de Cuba à son tuteur français Nicolas Fauvelle et à son ancien professeur l'abbé Lefranc en 1859 et 1860, il a trouvé la manière qui sera la sienne dans le reste de sa correspondance : au lieu d'affecter un naturel factice et de se plaire à entremêler les sujets au gré de sa fantaisie, il ménage dans ses lettres une habile progression, emploie un ton soutenu, sans préciosité ni emphase, et recourt volontiers à de discrètes allusions littéraires pour créer une connivence culturelle avec le destinataire. Si les lettres à sa mère conserveront plus longtemps un caractère spontané, elles suivront à leur tour cette évolution reflétant la maîtrise grandissante de l'écrivain. Heredia utilise volontiers l'humour, en particulier le ton héroï-comique ou l'autodérision, pour faire oublier le travail du style dans ses lettres. Voici, par exemple, comment il décrit la plage de Berck à sa mère en 1861 :

Nous voilà installés à Berck. Oh ! désolation ! C'est un ignoble trou où l'on ne s'amuse pas du tout. [...] Figure-toi une plage de sable absolument plate où règnent tous les vents possibles, excepté Zephyrus. Le sable continuellement tourbillonnant vous entre dans les yeux, le nez et les oreilles. [...] On est poudré à blanc, on s'éreinte à marcher dans les dunes mouvantes qui fuient sous les pieds. Enfin, c'est tout à fait comme cela que je me figure le paradis de Mahomet. Quant aux beautés du lieu, d'ignobles matelotes plus ridées les unes que les autres, aux grosses jambes rouges. Tu peux te rassurer complètement, ma vertu est complètement à l'abri de toute séduction. [...] Pauvre M. Fauvelle, que viendra-t-il faire dans cette galère ? Heureusement que nous aurons soin de ne pas lui en laisser goûter toutes les douceurs. J'espère bien que mardi au plus tard nous revolerons vers Paris, le ventre en désarroi, comme les pigeons de la fable<sup>11</sup>.

Après ces allusions à Molière et à La Fontaine, il termine en signant : « Ton fils qui sèche sa lettre avec le sable qu'il extrait de ses oreilles<sup>12</sup> ».

### *L'histoire d'une signature*

Un signe reflète l'évolution de la pratique épistolaire de Heredia : c'est l'histoire de sa signature. Les toutes premières lettres de Heredia sont signées « Pepillo », diminutif de *Pepe* en espagnol, lui-même diminutif de *José* : c'est ainsi que sa famille et ses proches l'appellent dans l'intimité. Plus tard, d'autres lettres seront encore signées « Pepillo », « Pepillo de

---

<sup>10</sup> Lettre à sa mère du 8 mai 1860, *ibid.*, p. 285.

<sup>11</sup> Lettre à sa mère d'août 1861, *ibid.*, p. 317-318.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 318.

Heredia », « Pepillo Maria de Heredia », « Pepe de Heredia », « Pepito de Heredia » ou même « Pillo de Heredia », autre diminutif affectueux, qui veut dire également « coquin » en espagnol.

À son arrivée en France, Heredia francise sa signature : « de Heredia » (sans accents), « de Hérédia » (avec accents), « Joseph de Hérédia », « J. Marie de Hérédia ». Au début de 1853, il revendique au contraire son identité espagnole en signant plusieurs lettres « Don José Maria de Heredia », jusqu'à ce que sa mère le reprenne sur cet usage :

Ne signe pas tes lettres « don José Maria », on ne met jamais soi-même le *Don* ; c'est un mot qu'il est d'usage d'ajouter dans les adresses, mets tout simplement J. M. ou José Maria de Heredia comme tu voudras ; je tiens à ce nom de José Maria parce que c'est celui d'un neveu de ton père, très distingué et qui est mort très jeune ; nous avons voulu le faire revivre en te le donnant<sup>13</sup>.

Heredia avait en effet pour cousin José María Heredia, l'un des plus grands poètes romantiques hispano-américains, mort à l'âge de trente-cinq ans en 1839. Le 21 mars 1843, la mère de Heredia se demande dans son journal intime à propos de son nouveau-né : « Seras-tu un noble cœur ? Une belle destinée ? » Elle ajoute : « Je lui ai donné un nom de poète<sup>14</sup>. » Si elle a voulu faire revivre José María Heredia dans son fils, c'est parce qu'elle a reporté sur celui-ci son propre désir de devenir écrivain. Le 12 juillet 1848, elle fait cette confidence à son journal : « Ô divine poésie, véritable esprit de Dieu, tu as toujours été l'objet de mon culte, et si Dieu t'avait fait tomber sur ce front bien-aimé, que je serais heureuse ! » Elle s'emploie en tout cas activement à développer chez lui le don de poésie. Quelques jours avant le vingtième anniversaire de José-Maria, elle note dans son journal à la date du 2 novembre 1862 : « Est-il poète, mon fils ? Une profonde et sublime pensée de son noble père est-elle restée dans son sang ? J'ai tout fait pour l'y faire fleurir, à vous le reste, ô mon Dieu ! » La volonté de sa mère sera faite : Heredia deviendra poète. Son nom a scellé son destin. Aussi la question de sa signature est-elle capitale. Il lui faut marcher dans les traces de son homonyme José María Heredia, tout en ouvrant sa propre voie.

M<sup>me</sup> de Heredia tend un autre modèle à son fils, celui de son mari Domingo. Le 26 mai 1856, José-Maria écrit à sa mère : « J'espère me montrer digne de mon père. [...] Je prendrai à

---

<sup>13</sup> Lettre de Louise Girard de Heredia à son fils José-Maria de Heredia, à la fin du printemps ou au début de l'été 1853 ; bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 1.

<sup>14</sup> Le *Journal* inédit de Louise Girard de Heredia se trouve dans la collection de Marie-José Delrieu, descendante de l'une des sœurs du poète ; il est en cours de publication. On peut consulter à ce sujet notre article « Le *Journal* de Louise Girard de Heredia : un règlement de comptes familial », dans *Les Relations familiales dans les écritures intimes du XIX<sup>e</sup> siècle français*, études réunies et présentées par Simone Bernard-Griffiths et Daniel Madelénat, Clermont-Ferrand, Presses universitaires de Clermont-Ferrand, coll. *Écritures de l'intime : correspondances, mémoires, autobiographies*, 2016, p. 79-98.

ma confirmation, dans trois ou quatre jours, le nom de Domingo ; j'espère que ça va te plaire<sup>15</sup>. » Le 21 octobre 1856, il signe sa lettre « Domingo Pepillo de Heredia » ; le jour de son quatorzième anniversaire, il en signe une autre « J. M. Domingo de Heredia ». Le père de Heredia, homme d'une grande droiture morale – il avait envisagé de devenir prêtre –, mourut brutalement avant d'avoir pu rembourser les frais immenses engendrés par la fondation d'une nouvelle caféière : le combat d'une grande partie de la vie de M<sup>me</sup> de Heredia a consisté à honorer les dettes et la mémoire de son mari. Dans sa lettre du 27 décembre 1856, son fils, trop jeune pour devenir planteur, s'efforce de la reconforter : « Tu verras comme je porterai bien ce nom d'Heredia et surtout de Domingo, ce nom qui est synonyme d'honneur et de probité<sup>16</sup> » ; et il signe « J. M. D. de Heredia ». Dans une autre lettre portant la même signature, il déclare à sa mère :

Oui, je suivrai les traces de mon père, son nom sera bien porté par son fils. Je suis fier, moi, de m'appeler Domingo de Heredia. J'en suis fier, ma mère, et je ne me trouve pas inférieur à n'importe quelle grande famille<sup>17</sup>.

Il signera encore plusieurs lettres « José Maria Domingo de Heredia ».

Lorsqu'il rentre à Cuba, Heredia hésite à nouveau sur sa signature. Il l'hispanise, en mettant un accent aigu sur le *i* de *Maria* et en signant ses lettres en français « José María de Heredia » ou « J. María de Heredia ». Il signe même « José María Heredia » une lettre dans laquelle il exprime énergiquement son refus de l'ingérence américaine dans les affaires politiques cubaines : son cousin José María Heredia était justement célèbre pour ses opinions indépendantistes, qui l'avaient contraint à vivre en exil au Mexique. La signature « José María Domingo de Heredia » resurgit dans quelques lettres de 1860, par exemple lorsque Heredia explique à sa mère qu'il lui faut quitter Cuba pour échapper à une jeune fille qui le poursuit de ses assiduités, ou bien encore lorsqu'il lui demande de régler ses dettes auprès de son propriétaire de La Havane<sup>18</sup> (il souligne même alors *Domingo* dans sa signature) : l'insertion du nom de son père dans sa signature est le garant de sa sincérité auprès de sa mère.

À partir de 1859, on voit apparaître la signature « JM. de Heredia », qui deviendra de plus en plus fréquente et que Heredia adoptera définitivement en 1862, l'année même de ses vingt ans : hormis quelques lettres à sa mère encore signées « Pepillo », toutes ses lettres seront désormais signées ainsi. Il lui arrivera de signer des lettres officielles de son nom complet, « José-Maria de Heredia », avec un trait d'union entre ses deux prénoms, comme le

---

<sup>15</sup> Lettre à sa mère du 26 mai 1856, dans José-Maria de Heredia, *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 128.

<sup>16</sup> Lettre à sa mère du 27 décembre 1856, *ibid.*, p. 141.

<sup>17</sup> Lettre à sa mère du 25 juin 1857, *ibid.*, p. 153.

<sup>18</sup> Voir les lettres à sa mère du 16 avril et du 10 mai 1860, *ibid.*, p. 273-275 et p. 287-288.

veut la tradition française des prénoms composés, mais sans accent sur son patronyme, comme le veut la tradition espagnole. C'est ainsi qu'il signera *Les Trophées*, son unique recueil de vers. L'invariabilité de sa signature à partir de 1862 coïncide avec sa prise de conscience de sa vocation poétique ; elle prouve qu'il a trouvé son identité littéraire propre, distincte de celle de son cousin cubain. Un autre signe plus tardif de la conquête de cette identité sera l'utilisation, à partir de 1865, de papiers à lettres marqués du chiffre « JMH » pour écrire à des amis poètes<sup>19</sup>.

### *Les premières lettres : une archéologie du savoir*

Les premières lettres de Heredia révèlent également la façon dont s'est constituée sa culture littéraire. Elles permettent de faire l'archéologie de son savoir. Le socle de sa culture a été l'enseignement des humanités classiques au collège Saint-Vincent de Senlis : Heredia découvre la littérature à travers les auteurs français du Grand Siècle et leurs modèles antiques ; ses lettres d'écolier indiquent de façon précise les auteurs et les textes qu'il a étudiés en classe et qui lui ont plu. Horace et Virgile ont sa prédilection : les sonnets des *Trophées* « À Sextius » et « Pour le vaisseau de Virgile » garderont le souvenir de ces admirations de jeunesse.

Parallèlement à l'éducation classique qu'il reçoit à Saint-Vincent, Heredia lit les poètes romantiques contemporains, notamment Lamartine et Musset, ce qui est inattendu de la part d'un futur Parnassien. Il demande à son tuteur Nicolas Fauvelle de lui acheter le *Cours familier de littérature* de Lamartine, dont il est un lecteur assidu. Il a même certainement dû écrire au grand poète, car le 28 février 1858 il apprend à sa mère qu'il a obtenu un autographe de lui et qu'il compte en avoir un de Jean-Jacques Ampère, à qui il a adressé un courrier rédigé avec l'aide de l'un de ses professeurs. Lamartine était le poète préféré de M<sup>me</sup> de Heredia, qui faisait apprendre par cœur des vers des *Harmonies poétiques et religieuses* à ses enfants. Dans une lettre à sa fille Léocadie du 11 novembre 1847, elle explique que José-Maria est capable de réciter le poème « Ô Père qu'adore mon père<sup>20</sup>... » « d'un bout à l'autre

---

<sup>19</sup> Voir les lettres à Georges Lafenestre du 25 mars 1865 et à Albert Mérat du 17 juin 1865, *ibid.*, p. 409-412 et p. 413.

<sup>20</sup> Lamartine, « Hymne de l'enfant à son réveil », *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), Livre premier, Harmonie septième, v. 1.



d'une façon charmante<sup>21</sup> ». Près d'un demi-siècle plus tard, le 30 mai 1895, dans son *Discours de réception à l'Académie française*, Heredia se souviendra de ce poème que sa mère lui avait fait apprendre lorsqu'il allait avoir six ans :

Lamartine ! Son nom doucement sonore est le premier nom de poète qui ait caressé mon oreille. Ses vers sont les premiers que ma mémoire ait retenus, lorsque, tout petit enfant, je m'agenouillais dans le grand lit maternel et que, joignant les mains, je récitais mot par mot, suivant une voix bien chère qui s'est tue depuis bien longtemps, la prière matinale :

Ô Père qu'adore mon père !  
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !  
Toi dont le nom terrible et doux  
Fait courber le front de ma mère<sup>22</sup> !

C'est par le *Cours familier* de Lamartine que Heredia découvre Musset. Il lit les dix-huitième et dix-neuvième entretiens de Lamartine, parus en juin et en juillet 1857, juste après la mort de Musset le 2 mai : « As-tu lu les entretiens de M. de Lamartine sur ce malheureux Musset ? », demande-t-il à sa mère, avant de s'exclamer : « Comme il stigmatise cette apothéose du mal et comme il vous donne de l'horreur pour ce poète qui eût pu faire de si belles choses<sup>23</sup> ! » Pourtant, le jeune Heredia est vite fasciné par la poésie de Musset. Un de ses camarades de Saint-Vincent lui a procuré d'autres pièces qu'il trouve « charmantes de mélancolie et de douceur<sup>24</sup> ». Dans une lettre à sa mère, il recopie le poème « Rappelle-toi », qui devait parler au cœur de l'enfant expatrié comme à celui de la destinataire :

L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.  
Tant que mon cœur battra  
Toujours il te dira –  
Rappelle-toi<sup>25</sup>.

De retour à Cuba, Heredia continue de lire Musset<sup>26</sup>. Dans une lettre du 5 novembre 1859, il exprime sa vive émotion lors de la représentation de la *Saffo* de Pacini à l'opéra de La Havane en empruntant des vers à la « Lucie » de Musset :

Fille de la Douleur ! Harmonie ! harmonie !  
Langue que pour l'amour inventa le génie !  
Qui nous vins d'Italie et qui lui vint des cieux.

<sup>21</sup> Lettre de Louise Girard à Léocadie de Heredia, 11 novembre 1847 (coll. Marie-José Delrieu). Le poème de Lamartine comporte soixante-douze vers octosyllabiques.

<sup>22</sup> José-Maria de Heredia, *Discours de réception à l'Académie française prononcé le 30 mai 1895*, Paris, Alphonse Lemerre, 1895, p. 19-20.

<sup>23</sup> Lettre à sa mère du 25 octobre 1857, dans *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 167.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Alfred de Musset, « Rappelle-toi » [1842], v. 15-18, dans *Poésies nouvelles (1840-1849)*, Paris, Charpentier, 1850 ; *Poésies complètes*, éd. Frank Lestringant, Paris, Le Livre de Poche, 2006, p. 585.

<sup>26</sup> Voir la lettre à sa mère du 19 décembre 1859, dans *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 250.

Le 27 octobre 1860, il envoie à l'abbé Lefranc un poème de sa composition sur son amour déçu pour Geneviève de Waru, une Française qu'il avait rencontrée à Senlis et dont il venait d'apprendre le récent mariage : « À part un peu d'exagération poétique tout y est vrai<sup>27</sup> », affirme-t-il dans sa lettre. Mais son poème, qui fait explicitement référence au « Saule » de Musset, est une imitation de « Lucie » à la limite du plagiat. Les premiers poèmes de Heredia, composés à Cuba de 1859 à 1860, puis en France de 1861 à 1863, sont très fortement influencés par la poésie de Musset : ce sont le plus souvent de courtes chansons d'amour, au lyrisme personnel, dans la veine des *Contes d'Espagne et d'Italie*.

Mais à Cuba Heredia écrit également « Les Bois américains », un long poème qui n'a plus de rapport avec Musset et qu'il considère comme son vrai début en poésie. Ce poème à la gloire de la nature tropicale porte en effet la marque d'un autre maître, qui va devenir son mentor et l'éloigner du romantisme : Leconte de Lisle. Les premières lettres de Heredia révèlent comment il s'est converti peu à peu à la poésie du futur chef de file du Parnasse. En novembre 1858, le jour même de son baccalauréat<sup>28</sup>, il achète un exemplaire des *Poésies complètes* de Leconte de Lisle parues à la fin d'août 1858 : la première de couverture, qui indiquait que les *Poèmes antiques* et les *Poèmes et poésies* avaient été couronnés par l'Académie française, dut attirer l'attention du jeune bachelier, qui suivait de près les publications des académiciens. Le 26 janvier 1859, il livre ses premières impressions à sa mère :

Je redis les beaux vers d'un grand poète, M. Leconte de Lisle, un grand poète assurément mais un poète méconnu, parce que sa langue est trop élevée, ses pensées trop grandes pour le commun des mortels. Pour le comprendre il faut être helléniste, c'est un Grec, « il est un citoyen des siècles antiques », « Son âme avec l'abeille erre sous les portiques » d'Athènes, il adore le dieu Pan aujourd'hui, demain il adore J[ésus] Ch[rist], ensuite le Jupiter indien, Baghâvat [*sic*], et puis Odin et Thor<sup>29</sup>.

Heredia décrit la poésie de Leconte de Lisle en citant deux vers de Musset, son premier modèle, qui s'adresse ainsi à la Grèce dans « Les Vœux stériles » :

Je suis un citoyen de tes siècles antiques ;  
Mon âme avec l'abeille erre sous tes portiques<sup>30</sup>.

---

<sup>27</sup> Lettre à Charles Lefranc du 27 octobre 1860, *ibid.*, p. 305-307.

<sup>28</sup> Voir Ange Galdemar, « L'Œuvre posthume de Leconte de Lisle. Conversations avec M. de Heredia », *Le Gaulois*, 19 mai 1895, p. 1

<sup>29</sup> Lettre à sa mère du 26 janvier 1859 ; *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 208.

<sup>30</sup> Alfred de Musset, « Les Vœux stériles », v. 66-67, *Poésies diverses (1831)* ; *Poésies complètes*, éd. cit., p. 197.

Leconte de Lisle va peu à peu supplanter Musset dans l'admiration de Heredia. Ses *Poèmes antiques* ont suscité l'intérêt du jeune bachelier pétri d'humanités classiques ; mais celui-ci a surtout été sensible à une nouvelle formule esthétique : l'alliance paradoxale de la beauté et du réalisme. Le 24 février 1859, il fait à nouveau à sa mère l'éloge de ce « véritable Grec égaré dans le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup> » ; et il cite le poème « Midi », qu'il commente de la façon suivante :

Voilà, je l'espère, ce qu'on peut appeler de la poésie. On me dira peut-être que l'idéal n'y joue pas un assez grand rôle ? C'est vrai, mais quelle observation admirable de la nature, quelle vérité dans cette peinture du lourd repos qui s'appesantit sur tout ! Les vers sur les épis et les bœufs sont des chefs-d'œuvre de réalisme bien entendu ; que le mot *réalisme* ne t'effraie pas ; ne te figure pas que j'en suis admirateur ; mais j'admire tout ce qui me paraît vrai, et enveloppé d'une forme enchanteresse, comme ici<sup>32</sup>.

Dans sa lettre, Heredia ne cite pas les trois dernières strophes qui exaltent le Néant : il a sans doute craint de choquer les convictions religieuses de sa mère. De même, lorsqu'il cite le poème de Charles Dovalle « Bergeronnette » dans sa lettre du 16 novembre 1857, il omet l'avant-dernière strophe qui en explicite la portée amoureuse. Si les premières lettres de Heredia nous renseignent sur les lectures qui ont forgé sa sensibilité et sa pensée, elles ne disent cependant pas tout, car elles ménagent le goût des destinataires. À La Havane, Heredia lit de nouveaux poèmes de Leconte de Lisle dans la *Revue contemporaine*. Le 10 mai 1860, il déclare à sa mère : « En poésie, Leconte de Lisle est toujours mon maestro<sup>33</sup>. » Les premières lettres de Heredia sont le baromètre de son évolution poétique ; elles indiquent que c'est à Cuba qu'il est passé du romantisme de Musset au parnassisme de Leconte de Lisle.

Ce sont elles aussi qui montrent comment Heredia s'est constitué cette culture hispanique qui allait le distinguer parmi les poètes français. En 1855, un professeur de Saint-Vincent qui a vécu au Mexique lui apprend l'espagnol : l'année suivante, Heredia est fier d'envoyer à sa mère une lettre entièrement écrite dans cette langue, qui est celle de son père. En 1858, sa sœur Élisabeth lui offre une édition espagnole des *Poésies* de José María Heredia : les plaintes de l'exilé cubain trouvent un écho dans le cœur du jeune expatrié, qui traduit en français l'un de ses poèmes dans une lettre à sa mère. À l'oral du baccalauréat, Heredia récite des vers de son cousin à l'examinateur, professeur d'espagnol à la Sorbonne, qui lui a demandé s'il était parent du poète cubain. Sa lettre du 28 février 1858 nous apprend que ce collégien curieux a lu en espagnol l'*Histoire de la conquête de Mexico* d'Antonio de Solís :

---

<sup>31</sup> Lettre à sa mère du 24 février 1859 ; *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 211.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>33</sup> Lettre à sa mère du 10 mai 1860, *ibid.*, p. 288.

son intérêt pour le personnage de Cortés, qui le conduira beaucoup plus tard à traduire la *Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* de Bernal Diaz, est donc très ancien. Ses lettres de La Havane permettent de connaître avec précision les auteurs hispanophones qu'il étudie à l'université et ceux qu'il lit pour son plaisir<sup>34</sup>. Elles montrent comment des lectures faites à dix-sept ans sont à l'origine d'œuvres littéraires publiées un quart de siècle plus tard. Le 7 février 1860, Heredia écrit à sa mère :

Je lisais hier *Las Mocedades del Cid* de G[uillén] de Castro<sup>35</sup>. Mais sais-tu que c'est beaucoup plus beau que Corneille ? C'est tout ce j'ai vu de plus chevaleresque et de plus senti. *Le Cid* français n'est qu'une copie bien pâle. Les meilleurs dialogues de Corneille sont tout entiers dans le drame espagnol avec toute leur vigueur et leur fraîcheur sauvage, pour ainsi dire. D'ailleurs notre vieux Pierre a fait à mon sens une grande faute de passer sous silence l'admirable scène où don Diego serre la main à ses enfants – et son superbe retour sur la scène avec sa joue frottée du sang du comte. Chimène d'ailleurs et l'infante sont bien supérieures en espagnol<sup>36</sup>.

Cette scène oubliée par Corneille fera l'objet des deux premières parties du « Romancero » de Heredia publié dans la *Revue des deux mondes* le 1<sup>er</sup> décembre 1885 et recueilli à la fin des *Trophées* en 1893 : « Le Serrement de mains » et « La Revanche de Diego Laynez ».

Une lettre du 19 décembre 1859 révèle que Heredia a commencé à apprendre l'italien à Cuba en traduisant Dante. Douze ans plus tard, lors de son séjour à Menton, il traduira à nouveau Dante et ébauchera un prologue en vers destiné aux *Trophées*, dans lequel le poète florentin lui aurait servi de guide<sup>37</sup>. Les premières lettres font découvrir les lectures matricielles du futur écrivain. Elles montrent comment les différentes strates de sa culture se sont constituées, mais aussi comment certains glissements de terrain se sont opérés. Par exemple, les auteurs anglophones que Heredia étudie au collège auraient pu tenir une place beaucoup plus importante dans sa culture littéraire s'ils lui avaient été mieux enseignés ; mais voici comment dans sa lettre du 28 mars 1858 il explique ce rendez-vous raté avec la littérature britannique :

Je traduis déjà lord Byron, W[alter] Scott, Addison, Th[omas] Moore, Milton assez couramment, mais cela ne vous apprend que bien peu la langue, et pour la savoir, il faut aller dans le pays même. C'est le côté le plus défectueux de l'enseignement des collèges français ; on y apprend les langues vivantes de la même manière et avec moins de soin

---

<sup>34</sup> Voir ses lettres de l'automne 1859, du 19 décembre 1859, des 6 et 7 février 1860 et des 23 et 29 avril 1860, *ibid.*, p. 233-235, 249-251, 263-266 et 278-282, ainsi que notre préface p. 34-36.

<sup>35</sup> *La Jeunesse du Cid*, composée vers 1610-1615 et publiée en 1631, servit de modèle à la tragi-comédie de Corneille.

<sup>36</sup> Lettre à sa mère du 7 février 1860 ; *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 266.

<sup>37</sup> Voir Yann Mortelette, « Les Trophées oubliés », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 3, juillet-septembre 2006, p. 703-706.

que le grec et le latin. Ce qui est vraiment fâcheux. Il faut espérer que l'on remédiera à cet inconvénient et que nos petits-neveux jouiront des avantages d'un meilleur système<sup>38</sup>.

### *Une vocation poétique naissante*

Les premières lettres de Heredia témoignent de sa vocation poétique naissante par l'insertion de plus en plus fréquente de poèmes en vers dans sa prose épistolaire. Le 3 octobre 1857, peu avant son quinzième anniversaire, il fait part à sa mère de deux vers qu'il a composés en jouant aux bouts-rimés avec ses camarades :

Me promenant au bois je rencontrai ma Muse  
Qui pour ne pas rimer y cherchait une excuse.

Ces deux alexandrins sont vraisemblablement les tout premiers de Heredia, qui poursuit sa lettre en déclarant : « Pour avoir fait deux vers, je ne me crois pas poète<sup>39</sup>. » Pourtant, si le collégien a envoyé ces deux vers à sa mère, c'est parce qu'il souhaitait qu'elle lui en écrive en retour : « Tu ne m'envoies plus de vers. Pour me récompenser de mes prix, je t'en demande quelques-uns. Hier au jeu j'en ai improvisé deux<sup>40</sup>. » M<sup>me</sup> de Heredia glissait parfois des poèmes de sa composition dans ses lettres ; et son journal intime en est rempli. Le premier modèle épistolaire et poétique de Heredia a donc été sa mère. Comme il savait qu'elle aimait la poésie et qu'il désirait recevoir des poèmes d'elle, il commence à recopier dans ses lettres les poèmes qui lui ont plu au cours de ses lectures. Le 25 octobre 1857, il lui envoie un sonnet du poète catholique Paul Reynier. Le 16 novembre, il lui fait découvrir le poème de Charles Dovalle « Bergeronnette » et le poème de Musset « Rappelle-toi ». Le 29 décembre 1858, il traduit en prose, pour elle, un fragment des *Plaisirs de la Mélancolie* de José María Heredia. Le 24 février 1859, il cite dans sa lettre les cinq premières strophes du « Midi » de Leconte de Lisle. Ses premières lettres contiennent aussi des vers isolés de Dante, de José María Heredia, de Musset ou du marquis de Belloy.

À partir de 1860, Heredia n'envoie plus à sa mère les poèmes des autres, mais ceux qu'il a lui-même composés. Le 6 janvier, il lui recopie les seize vers du prologue des « Bois américains ». Le 7 février, il lui soumet son sonnet « À la fontaine de la India ». Le 16 avril, il remplit une page oubliée avec le début d'un sonnet. Le 29 avril, au milieu d'une description du patio de l'université de La Havane, il insère tout à coup un dizain pour dire les sentiments

---

<sup>38</sup> Lettre à sa mère du 28 mars 1858 ; *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 188.

<sup>39</sup> Lettre à sa mère du 3 octobre 1857, *ibid.*, p. 163.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 162.

qu'il éprouve dans cet endroit, avant d'ajouter : « Mais je m'aperçois que je te parle en la langue des Dieux. Mille pardons, c'était une distraction<sup>41</sup>. » Bientôt il partage ses poèmes avec d'autres correspondants que sa mère : il envoie un fragment des « Bois américains » à Nicolas Fauvelle à l'été de 1860, un poème à l'abbé Lefranc le 27 octobre, un autre poème à sa sœur Léocadie en décembre. Le poète débutant assume de plus en plus sa vocation en élargissant le cercle de ses lecteurs. Le 14 octobre 1862, quelques semaines avant son vingtième anniversaire, il communique à Léocadie un nouveau sonnet manuscrit, tout en lui annonçant qu'il lui offrira prochainement le volume de *La Conférence La Bruyère* contenant ses premiers vers imprimés : cette fois, sa vocation devient publique.

Par l'évolution de leur contenu et de leur style, les premières lettres de Heredia reflètent la naissance et l'affirmation de sa vocation poétique. Lorsqu'il revient en France avec sa mère en 1861, Heredia sait qu'il ne sera ni un planteur de café comme son père ni un riche avocat comme ses cousins de La Havane : ses lettres montrent son peu de goût pour les études de droit et pour une carrière juridique ; s'il prend une inscription à la Faculté de droit de Paris, c'est avant tout pour contenter sa mère. Le matérialisme de la vie cubaine lui a révélé à lui-même son besoin d'idéal : il sait désormais que la poésie est nécessaire à sa vie. Peu après son arrivée en France, il écrit outre-Atlantique à sa sœur Helmina : « Quant à la poésie, j'ai toujours ce malheureux tic qui dégénère en passion<sup>42</sup>. » C'est de cette passion indéfectible que seront fabriqués ses futurs *Trophées*.

Yann MORTELETTE

---

<sup>41</sup> Lettre à sa mère du 29 avril 1860, *ibid.*, p. 281.

<sup>42</sup> Lettre à Helmina Lourmand du 4 octobre 1861, *ibid.*, p. 322.